

Caroline Branchu à son zénith

José Pons

Hector Berlioz, dans sa correspondance et ses écrits, évoque son admiration éperdue pour Caroline Branchu, celle qui fut la créatrice adulée du rôle de Laméa des *Bayadères*. Dès son arrivée à Paris en 1821, le futur compositeur entend l'illustre cantatrice dans *Les Danaïdes*, tragédie lyrique d'Antonio Salieri (rôle d'Hypermnestre) sur la scène de l'Opéra, installé depuis quelques semaines seulement Salle Le Peletier, son nouveau port d'attache. Il devait la réentendre peu après dans *Iphigénie en Aulide* de Gluck (Clytemnestre). Caroline Branchu avait alors juste dépassé la quarantaine et abandonnait peu à peu les grands rôles qui établirent sa gloire, comme celui de Julia de *La Vestale* de Spontini qu'elle avait créé avec éclat en 1807. Berlioz put cependant encore l'applaudir dans *Alceste* de Gluck (pour cette reprise de 1825, le diapason avait été abaissé afin de convenir aux moyens de la cantatrice), *Virginie* de Berton (1823, rôle de Valérie), *La Mort d'Abel* de Rodolphe Kreutzer (reprise de 1823 avec Adolphe Nourrit, rôle d'Ève), avant qu'elle ne se retire de la scène de l'Opéra en février 1826 au terme d'une dernière apparition triomphale dans *Olympie* de Gaspare Spontini (rôle de Statira, veuve d'Alexandre le Grand). À cette occasion, elle fut couronnée sur scène par l'immense comédien Talma. Pour Hector Berlioz, Caroline Branchu représentait l'archétype même de la grande tragédienne lyrique, au style fondé sur la plus haute tradition de l'opéra classique français héritée de Gluck notamment. Sa voix ample et dotée d'un médium solide, aux incomparables couleurs, aux pianis infinis, le ravissait. Durant toute sa vie de compositeur, ce sou-

venir devait l'accompagner et l'inspirer, tout particulièrement lors de l'élaboration des *Troyens* pour les rôles de Cassandre et Didon. Il devait la rencontrer et se lier d'amitié avec elle.



Alexandrine-Timoléone-Caroline Chevalier de Lavit naquit le 2 novembre 1780 à Cap-Français sur l'île de Saint-Domingue, dans la partie haïtienne, alors possession française. Nièce du dernier gouverneur de la colonie et filleule du Maréchal de France Jean-Paul-Timoléon de Cossé-Brissac, qui s'était illustré lors de la bataille de Minden en 1759, elle fait rapidement preuve de remarquables dispositions musicales. L'illustre Chevalier de Saint-George, compositeur et violoniste virtuose, la fait admettre au Conservatoire de Paris en 1796, un an après l'ouverture officielle de l'institution dirigée par Bernard Sarrette. Élève de Richer, Laÿs et Dugazon, les progrès de la jeune femme s'avèrent rapides. Un peu plus tard, elle travaillera avec le célèbre baryton Pierre-Jean Garat qui la conseillera et l'accompagnera durant toute sa carrière. Devant un éminent jury de compositeurs, dont plusieurs joueront un rôle central dans la suite de son parcours artistique – Luigi Cherubini, Henri-Montan Berton, Étienne-Nicolas Méhul, Charles-Simon Catel et Jean-François Lesueur –, elle présente (elle n'est âgée que de 17 ans !) l'air d'*Alceste* de Gluck « Divinités du Styx ». Premier prix de chant, puis de déclamation lyrique, elle débute en premier lieu en 1799 au Théâtre Feydeau dans un répertoire d'opéra-comique qui ne lui convient pas. De fait, Caroline Chevalier effectue ses vrais débuts à l'Opéra en 1800 dans *Œdipe à Colone* d'Antonio Sacchini (rôle d'Antigone), puis dans *Iphigénie en Aulide* de Gluck. L'Opéra était alors installé Salle Montansier, rue de Richelieu, dans une belle bâtisse neuve édifiée sur ses fonds propres par la célèbre comédienne Mademoiselle Montansier, et dûment réquisitionnée par l'État français en manque de salles de spectacle. En 1800 toujours, Caroline Chevalier épouse le danseur et mime de l'Opéra Isaac Branchu, et prend désormais son nom de femme à la scène.

Le succès de la cantatrice est immédiat et porte rapidement ombrage aux titulaires des premiers rôles. À cette époque, on ne plaisantait pas avec la hiérarchie en place : Caroline Branchu gravira tous les échelons, devenant première chanteuse de la troupe de l'Opéra après le départ en retraite, au milieu des années 1810, de Mademoiselle Maillard, superbe soprano dramatique et grande interprète de la musique de Gluck. En vingt-cinq années de présence continue à l'Opéra, Caroline Branchu abordera très précisément quatre-vingt-onze rôles différents à la scène, tout en se produisant régulièrement en province. Elle va attacher son nom à la création de deux ouvrages importants de Luigi Cherubini, *Anacréon ou l'Amour fugitif* (4 octobre 1803, rôle de Corine) puis *Les Abencérages ou l'Étendard de Grenade* (6 avril 1813, rôle de Noraïme). Parmi ses multiples créations, il convient de citer bien entendu *La Vestale* de Gaspard Spontini (15 décembre 1807, Julia) – sans conteste son incarnation la plus éclatante –, *Fernand Cortez ou la Conquête du Mexique*, autre ouvrage de Spontini (28 novembre 1809, rôle d'Amazily) ou encore la très oubliée *Jérusalem délivrée* de Louis-Luc Loiseau de Persuis (8 septembre 1812 ; rôle de Clorinde, guerrière sarrasine). Dans son livre *Vie et aventures des cantatrices célèbres* paru en 1856, les journalistes et critiques musicaux Marie et Léon Escudier évoquent en ces termes Caroline Branchu :

Douée d'une voix sonore et puissante, Madame Branchu luttait avec avantage contre le fracas de l'orchestre, mais chez elle les cris de la passion partaient de l'âme ; l'expression de son jeu et sa pantomime ajoutaient beaucoup à leur effet.

Un autre musicographe et compositeur du temps, François-Joseph Fétis, notait pour sa part :

Toutes les qualités se trouvaient réunies en elle : la puissance, l'étendue de la voix, un large et beau mécanisme du chant, un sentiment expressif et dramatique, enfin un jeu de physionomie intelligent et passionné, tels étaient les avantages dans lesquels elle conquit d'abord la faveur du public.

L'impression qu'elle produisait était irrésistible dans son rôle de début [Didon], dans ceux d'*Alceste*, de *La Vestale*, d'Ipermnestre [sic] dans *Les Danaïdes*, etc.

Napoléon Bonaparte, alors Premier Consul, la remarque lors d'une représentation d'*Iphigénie* en avril 1802. Il semble qu'une courte liaison en soit résulté. L'empereur lui confiera l'emploi de première cantatrice de la cour impériale, poste qu'elle conservera sous la Restauration auprès de Louis XVIII puis de Charles X. Napoléon assistera à nombre de représentations de la cantatrice, notamment avec la nouvelle impératrice Marie-Louise épousée au printemps 1810. La création des *Bayadères* de Charles-Simon Catel le 8 août de cette même année, en présence des souverains et alors que Marie-Louise est enceinte du futur Roi de Rome, marque une étape essentielle dans la vie artistique de Caroline Branchu. La cantatrice paraît au sommet de son art et rayonne dans le beau rôle de Laméa, principale bayadère de la grande pagode, dont le rôle est étoffé de nombreux airs. Toute la presse s'en fait l'écho :

Ce rôle de Laméa est sublime : cette bayadère [...] est une grande princesse tragique, et presque une héroïne de Corneille, du moins par l'exaltation des sentiments. Rien n'est plus propre à développer les talents de Madame Branchu, comme actrice, et je ne suis pas surpris que, sous ce rapport, elle ait été très flattée du rôle. La cantatrice ne doit pas être moins contente ; car elle a de beaux airs à chanter : ces airs sont semés de traits de chant qui ne lui présentent des difficultés que pour lui préparer des triomphes.

(*Journal de l'Empire*, 10 août 1810.)

Caroline Branchu se retirera en 1826 au faite de sa gloire. Elle connut aussi bien des malheurs : la perte brutale d'un fils âgé de 17 ans, la démence de son mari qu'elle soigna de longues années, la tentative de suicide de sa fille Pamela mariée à un homme violent. À l'automne de sa vie, elle vécut un dernier grand amour avec un aventurier désargenté notablement

plus jeune qu'elle et qui l'abandonna. Heureusement, son amitié sans nuage avec la poétesse Marceline Desbordes-Valmore, avec qui elle échangea une remarquable correspondance, lui fut d'un grand secours. Caroline Branchu est décédée en sa maison de Passy près de Paris le 4 octobre 1850 dans les bras de son amie de toujours (elles avaient débuté sur scène presque en même temps), la grande danseuse de l'Opéra, Émilie Bigottini. Cette dernière faisait partie entre autres de la distribution des *Bayadères* de Catel et triompha dans le ballet de Milon et Persuis, *Nina ou la Folle par amour* créé en 1813. Caroline Branchu repose au cimetière du Père Lachaise (23ème division) à Paris.



Madame Branchu, rôle de la Vestale.

Caroline Branchu dans *La Vestale* de Spontini.
Collection Gorseix de Bord.

Caroline Branchu in Spontini's *La Vestale*.
Gorseix de Bord Collection.